



**HAL**  
open science

**Victim of**  
Nicolas Rabain

► **To cite this version:**

Nicolas Rabain. Victim of. Adolescence, 2022, T.40 n° 1 (1), pp.69-81. 10.3917/ado.109.0069 . hal-04495623

**HAL Id: hal-04495623**

**<https://hal.science/hal-04495623>**

Submitted on 11 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VICTIME DE...

[Nicolas Rabain](#)

Éditions GREUPP | « [Adolescence](#) »

2022/1 T.40 n° 1 | pages 69 à 81

ISSN 0751-7696

DOI 10.3917/ado.109.0069

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-adolescence-2022-1-page-69.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.

© Éditions GREUPP. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

NICOLAS RABAIN

« *La philosophe Eve Kosofsky Sedgwick parle quelque part de l'énergie transformatrice inépuisable que peuvent produire les enfances humiliées* »\*.

Quelle importance accorder à la réalité externe dans nos cures d'adolescents agressés sexuellement ? Et surtout, comment s'en départir dans nos traitements orientés par la psychanalyse ? Si l'agression prise en compte dans la réalité externe peut ou non être sexuelle, son traitement psychique l'est quasi systématiquement.

*Bastien*, seize ans, est venu consulter accompagné de son père qu'il a vu échapper à la mort le 13 novembre 2015. Ce soir-là, la famille était encore attablée lorsqu'une rafale de balles a frôlé son père qui se tenait debout sur le balcon, intrigué par les hurlements qui provenaient de la rue : « Mon père a ouvert la fenêtre, se rappelle-t-il, et une balle lui est passée entre les jambes ! ». Le lendemain soir, fidèle au *timing* de la rafale, Bastien se fige et devient subitement mutique. Il est amené aux urgences psychiatriques où un anxiolytique lui est prescrit. Les semaines suivantes, Bastien ne parvient plus à écouter en classe. La nuit, il se réveille, inquiet, et vérifie que tout est en ordre. Ses parents conviennent ensemble de la nécessité de consulter en raison – ce sont leurs mots – d'un « syndrome de stress post-traumatique ».

La psychothérapie de Bastien s'amorce. Après quelques mois, Œdipe reprend ses droits : le père, rescapé d'une fusillade sous les yeux d'un fils terrorisé, disparaît progressivement au profit d'une imago paternelle qui « intime des ordres » et qui s'immisce inopinément dans la dyade que Bastien forme avec sa mère : « Un vrai casse-couilles ! », décrète le fils. Tel Hamlet, Bastien peine toutefois à passer à l'action, rongé par des mouvements de culpabilité. Agir, c'est

---

\* Communication au colloque « *Agressions, toujours sexuelles ?* » organisé par la revue *Adolescence* à Paris, 13 novembre 2021.

1. Louis É. (2021). *Changer : méthode*. Paris : Seuil, p. 191.

risquer de commettre l'irréparable : « Même quand on ouvre sa fenêtre, on n'est jamais sûr de ne pas se prendre une balle de Kalach' dans... dans les couilles ! », déclare l'adolescent, d'abord hésitant, puis rouge vif. *Agressions, toujours sexuelles !* Dans ses associations, Bastien est à la fois agresseur et victime.

« VICTIME DE... »

Dans son long-métrage intitulé *La Noire de...*<sup>2</sup>, Ousmane Sembene met en scène une villageoise dénommée Diouna. Après l'indépendance du Sénégal, elle devient employée de maison chez des colons blancs qu'elle finit par suivre à Antibes. Une fois sur place, Diouna sera maltraitée, contrainte de travailler sans répit, alors que tout contact avec sa famille lui aura été proscrit. Elle s'abîmera progressivement dans une dépression et finira par se donner la mort. Diouna, victime du système colonial, victime du racisme, de l'inhumanité, de la misère. Autant de déclinaisons qui conduisent le spectateur au dégoût devant l'obscénité et l'abjection qu'inspire le pouvoir des dominants sur les dominés. Le scénario finit par entraîner une oscillation entre un désir de révolte et un désespérant sentiment d'impuissance.

À l'échelle politique, juridique et sociétale, difficile de ne pas considérer de nos jours l'hégémonie d'un registre victimaire où chacun se dit victime de quelque chose : les uns, du colonialisme, du racisme ou de l'antisémitisme. Les autres, du capitalisme, de la pandémie, du vaccin et du passe sanitaire, ou encore du réchauffement climatique, la nouvelle génération accusant la précédente de n'avoir rien fait. On pense ici au « *How dare you !* »<sup>3</sup> prononcé par Greta Thunberg, à l'occasion d'un sommet de l'ONU sur le climat. La militante écologiste suédoise avait alors seize ans. Elle est depuis lors l'égérie d'une « génération climat » (Bernateau, Robin, 2021).

Qu'il s'agisse de « metoo », de « metoinceste » ou de « metoogay », le dénominateur commun est d'abord politique : « “ Me too ” : je suis moi aussi victime de tel type d'agression ; il est nécessaire

2. *La Noire de ...*, long métrage sénégalais de Ousmane Sembene, 1966.

3. « *Comment osez-vous ? !* » (Traduction personnelle). Discours au sommet des Nations Unies sur l'urgence climatique. New York, 23 Septembre 2019.

que ce statut de victime soit reconnu d'une part pour ma reconstruction personnelle et, d'autre part, pour que les institutions nous protègent davantage à l'avenir... ». Ici, on réclame réparation à la société, non plus sur un mode « antisocial » comme a pu le décrire D. W. Winnicott (1956) aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, mais sur un mode « hypersocial ». En effet, la réclamation provient d'un collectif ; elle s'organise sur les réseaux sociaux qui permettent, d'après nombre d'internautes, de se sentir moins seuls, de faire groupe pour se défendre de manière plus opérante. Ces progrès ont toutefois généré un nouveau problème : car le statut de victime concernerait autant une personne ayant subi un acte sexiste unique – aussi inacceptable soit-il – qu'un enfant ou un adolescent séquestré et violé plusieurs années durant. À ce sujet, la romancière et essayiste, T. Banon, a forgé la notion de « *tambouille victimaire* »<sup>4</sup> : elle avance que tout se passerait comme si la honte d'être une victime s'était renversée en fierté clamée haut et fort.

W. Mouawad a récemment réagi à des attaques contre lui, relayées par le mouvement Metoo, en déclarant qu'il ne cautionnait pas que quiconque se substitue à la justice, seule instance ayant la légitimité d'établir s'il y a ou non matière à sanction pénale : « [...] j'aimerais que ce soit la justice qui s'occupe de protéger en accusant, plutôt que cette foule qui, en accusant, lynche »<sup>5</sup>. Mais encore faudrait-il que les instances judiciaires soient rapidement saisissables. Or, les délais d'attente ont considérablement augmenté ces dernières années et ce, dans un contexte où de plus en plus d'adultes, jadis victimes d'inceste ou d'agressions sexuelles, sortent aujourd'hui du silence. Pourquoi décident-ils de parler ? D'abord et avant tout pour des raisons personnelles et singulières, mais aussi dans le cadre d'une chaîne de solidarité entre les victimes qui vise à mieux protéger les enfants et les adolescents d'aujourd'hui. « *La honte doit changer de camp !* », entend-on régulièrement. On pense ici à *La familia grande*<sup>6</sup> de C. Kouchner qui dénonce les agissements incestueux de son beau-père, O. Duhamel, sur son frère jumeau alors adolescent.

4. Banon T. (2021). *La paix des sexes*. Paris : L'Observatoire.

5. Mouawad W. *Déclaration du 19 octobre 2021* ([www.colline.fr/19-octobre-2021](http://www.colline.fr/19-octobre-2021)).

6. Kouchner C. (2021). *La familia grande*. Paris : Seuil.

Signalons aussi le remarquable livre de V. Springora intitulé *Le consentement*<sup>7</sup> où le *modus operandi* de G. Matzneff et son emprise sur la jeune adolescente qu'elle était – elle avait quatorze ans – sont décrits avec précision et dignité, plus de trente ans après les faits.

Si l'ambition est grande, les moyens restent clairement insuffisants. Car d'après É. Durand qui a co-présidé la commission *Inceste et violences sexuelles faites aux enfants* au Ministère des Solidarités et de la Santé, les chiffres sont glaçants : en France, il y aurait 300.000 victimes de violences sexuelles par an, 70% de classements sans suite des plaintes, faute de preuves, et seulement mille condamnations<sup>8</sup>. Selon le rapport annuel de l'Observatoire National de la Protection de l'Enfance (Blain, Gindt-Ducros, 2020), les services de police ou de gendarmerie ont enregistré près de 20.000 plaintes en 2018 pour viols ou abus sexuels sur mineurs. Or, seulement 10% des violences sexuelles feraient l'objet d'une plainte. À la violence sexuelle subie s'ajoute indéniablement une violence institutionnelle, d'où l'émergence de tribunaux médiatiques qui s'édifient en réaction à un tiers juridique défaillant. L'impunité des agresseurs prévaut clairement sur la protection des mineurs victimes de violences sexuelles, à savoir une fille sur cinq et un garçon sur treize, d'après l'Organisation Mondiale de la Santé.

Du traumatisme singulier et individuel, le curseur se déplace ainsi vers le collectif, avec une dimension politique clairement assumée qui ne va pas sans poser problème. Par exemple, dans ses récentes prises de position publique, la psychiatre M. Salmona – présidente de l'Association *Mémoire Traumatique et Victimologie* – milite pour que soit reconnue la notion d'« amnésie traumatique » par la justice, au risque d'enfermer certaines victimes dans leur souffrance. Dans *Brut*, face caméra, elle tenait en janvier dernier le discours suivant : « À toi, future victime d'inceste, je suis désolée, car tu vas subir un viol commis par l'un des membres de ta famille. [...] Tu as certainement moins de dix ans. Je ne sais pas dans

7. Springora V. (2020). *Le consentement*. Paris : Grasset & Fasquelle.

8. Ronai E., Durand É. Éd. (2021). *Violences sexuelles : en finir avec l'impunité*. Paris : Dunod.

quelles circonstances cela va se passer mais ton beau-père, ton père, ton frère, ton oncle reviendront certainement plusieurs fois. [...] cet inceste aura des conséquences très lourdes sur ta santé et ta vie. [...] Tu risques de vivre dans la peur. Peur de l'agresseur, peur de subir à nouveau des violences, peur de tout. [...] Tu essayeras de parler, d'appeler au secours, mais il y a de grands risques qu'on ne t'écoute pas et qu'on ne te protège pas. Tu devras survivre seul aux violences et à leurs conséquences psycho-traumatiques »<sup>9</sup>.

La logique du scénario se veut implacable et sans appel : le viol sera suivi d'une déposition qui sera classée sans suite, d'où l'apparition d'un cortège de symptômes. Et la psychiatre de conclure : « Nous ne lâcherons jamais rien pour toi. Nous serons tes porte-voix ! »<sup>10</sup>. Le discrédit est jeté sur les parents, les médecins, les professionnels de santé, la police et la justice ; bref, quel que soit l'interlocuteur, parler ne servirait plus à rien. Dans son *Livre noir des violences sexuelles* (Salmona, 2013), les notions de mémoire traumatique, de psycho-traumatisme, de dissociation et d'amnésie traumatiques sont généralisées et ne tiennent pas compte de la complexité propre à la clinique. Ce point de vue déterministe prédit ce que tout enfant abusé va ressentir en dressant son avenir de manière univoque. « N'enfermons pas l'enfant victime d'inceste dans son traumatisme ! »<sup>11</sup> et aidons-le au contraire à dépasser le statut de victime, lui rétorquera un collectif de magistrats, d'avocats et de thérapeutes. Pour éviter d'enfermer l'adolescent victime de violences sexuelles dans sa souffrance, il ne s'agit pas d'insister sur l'horreur du viol, ni d'induire un désir de vengeance ou un éternel ressentiment.

---

9. Salmona M., Tribune *Brut*, France info, 14 janvier 2021 ([www.francetvinfo.fr/societe/enfance-et-adolescence/video-tribune-a-toi-future-victime-d-inceste-je-suis-desolee-car-tu-vas-subir-un-viol-dit-muriel-salmona\\_4257427.html](http://www.francetvinfo.fr/societe/enfance-et-adolescence/video-tribune-a-toi-future-victime-d-inceste-je-suis-desolee-car-tu-vas-subir-un-viol-dit-muriel-salmona_4257427.html)).

10. *Ibid.*

11. « N'enfermons pas l'enfant victime d'inceste dans son traumatisme ! Relevons le défi de mieux l'entendre, le protéger, l'accompagner », Tribune collectif, *Le Monde*, 24 mars 2021 ([www.lemonde.fr/idees/article/2021/03/24/n-enfermons-pas-l-enfant-victime-d-inceste-dans-son-traumatisme-relevons-le-defi-de-mieux-l-entendre-le-protéger-l-accompagner\\_6074288\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2021/03/24/n-enfermons-pas-l-enfant-victime-d-inceste-dans-son-traumatisme-relevons-le-defi-de-mieux-l-entendre-le-protéger-l-accompagner_6074288_3232.html)).

Comment le statut de victime se manifeste-t-il de nos jours chez les adolescents ? Serait-il opportun de remanier, ne serait-ce qu'à minima, nos cadres thérapeutiques dans le cas de violences sexuelles ? Quels dispositifs groupaux envisager ?

#### LES GROUPES MULTIFAMILIAUX

*Shéhérazade*, âgée de quinze ans, se scarifie régulièrement depuis un an et demi. Elle a tenté à plusieurs reprises de mettre fin à ses jours par l'ingestion de médicaments. Très bonne élève de troisième, elle a été victime de harcèlement dès son entrée à l'école élémentaire. Ses épisodes de scarification et les nombreux conflits qu'elle rencontre en famille l'ont conduite à être hospitalisée pendant plus de trois mois pour un épisode dépressif majeur. Prostrée, le regard triste, elle présente des angoisses massives accompagnées d'une hyporexie et de troubles du sommeil. Shéhérazade est inhibée et montre des difficultés à investir la pensée dès lors que la dimension relationnelle est impliquée. La répression de ses affects et la rigidité de ses défenses lui permettent de contenir son monde interne. Ses fragilités narcissiques et sa conflictualité tenue à distance nous orientent à première vue vers le diagnostic d'état limite. En fin d'hospitalisation, Shéhérazade est invitée à rejoindre notre groupe multifamilial avec son père et sa mère.

La psychanalyse multifamiliale permet de réunir plusieurs patients, chacun accompagné de ses parents, afin d'aborder des problématiques similaires là où les cadres thérapeutiques plus traditionnels ne le permettent pas. À l'instar du psychodrame, la psychanalyse multifamiliale est caractérisée par une diffraction du transfert, indispensable pour les patients qui ne tolèrent pas la massivité du transfert propre à la situation duelle. Ce dispositif renforce les capacités associatives et la conflictualité interne des membres du groupe, grâce à une offre identificatoire particulièrement riche, les assemblées multifamiliales comprenant en moyenne une vingtaine de participants (Rabain *et al.*, 2016).

Dès les premières séances, Shéhérazade se rapproche de Vanessa, une adolescente également victime de harcèlement en milieu scolaire. Vanessa est, elle, sujette aux addictions, au cannabis notamment. Les premiers temps du groupe sont caractérisés par une accalmie : « Quel soulagement de voir qu'on n'est pas les seuls à souffrir ! », s'exclame Vanessa. Il en va de même pour les parents des adolescents qui sortent, eux aussi, d'un sentiment d'isolement.

Si Vanessa et Shéhérazade se sont d'abord reconnues l'une dans l'autre, la distance entre les deux patientes se creuse au fil des séances. Inquiète à l'idée d'être contaminée par la folie des autres, Vanessa désinvestit progressivement Shéhérazade. À mesure que leur relation en miroir s'effiloche, Shéhérazade se sent abandonnée parce qu'indigne d'attention. Au bout de quelques mois, une nouvelle tentative de suicide la conduit à être ré-hospitalisée. Désormais sous antidépresseurs, elle présente une tachypsychie sur un versant anxieux : l'hypothèse d'un virage maniaque se pose. En parallèle, son psychiatre nous alerte sur la suspicion d'un climat « incestuel » chez elle (Racamier, 1995). À son domicile, l'adolescente est débordée par le lien qu'elle entretient avec un père séducteur qui se change maintenant dans sa chambre en rentrant du sport. Les propos de Shéhérazade se sexualisent : « Qu'est-ce qu'un mâle crocodile peut faire à une femelle crocodile ? », nous demande-t-elle un jour, hilare et très excitée. « Eh bien ! il " Lacoste " ! ». Alors que le père fait désormais la sieste sur le lit de sa fille, la mère ne réagit pas. Shéhérazade reproche à cette dernière de ne pas s'interposer entre elle et son père et de ne pas jouer son rôle d'épouse désirable. Notre service hospitalier deviendra symboliquement cette mère protectrice tant attendue.

P. Racamier distingue deux types de secrets : les secrets libidinaux qui sont « porteurs de fantasmes et garants en même temps d'intimité. Sans un brin de secret, pas de pensée personnelle possible » (1997, p. 12). À ces secrets libidinaux s'opposent des secrets *incestuels* qui induisent « des verrous, des interrupteurs dans la communication intrapsychique et intrafamiliale, des instruments de méconnaissance diffusant à partir des forteresses incestuelles et comme pour les protéger de toute intrusion extérieure, des ondes de silence opaque » (*Ibid.*). En verrouillant les dynamiques intrapsychique et intersubjective, les secrets incestuels mettent à mal du même coup le processus de séparation, d'où une fixité des relations intrafamiliales chez Shéhérazade. Un nécessaire remaniement des liens à ses objets parentaux se produira néanmoins : bien qu'hospitalisée, Shéhérazade tient à être présente à chaque séance du groupe, contrairement à son père qui l'a déserté. Un rapprochement entre la mère et la fille s'amorce à cette occasion. Le groupe multifamilial aura fini par tiercéiser la relation entre elle et son père, tout en permettant au lien mère/fille de se pacifier, et ce, à partir du moment où Shéhérazade est sortie de son silence en signalant à son psychiatre le climat incestuel dont elle se sentait victime chez elle.

Ce dispositif groupal permet aussi de réunir des victimes d'un même ostracisme, comme, par exemple, les adolescents transgenres<sup>12</sup> ? Âgés de treize à dix-neuf ans, ces adolescents présentent pour la plupart des signes anxio-dépressifs intimement liés aux spécificités de leur environnement, la stigmatisation liée au genre augmentant le risque de développer un syndrome dépressif (Bernard, Wathelet et coll., 2019). En France, un adolescent transgenre sur trois a fait une tentative de suicide et les deux tiers y ont pensé. La plupart d'entre eux ont été victimes de harcèlement à connotation sexuelle au collège.

Au cours des premières séances, l'hostilité de l'environnement des patients est exposée avec humour et autodérision, même si les situations décrites paraissent douloureuses. Ce thème fédérateur permet aux participants de mettre provisoirement leurs singularités de côté. Les mouvements identificatoires précèdent là aussi les mouvements de différenciation. À mesure que s'édifie l'enveloppe groupale, une frontière entre un intérieur bon et un extérieur hostile se matérialise. D'emblée, le clivage entre bon et mauvais ne se situe pas à l'intérieur du groupe, mais entre le groupe et l'extérieur. Toutes et tous ont connu la transphobie : « L'autre jour, des transphobes sont venus devant mon lycée. Ils avaient pris des battes de baseball ! », affirme *Tesse*. « Ils osent parfois nous demander ce qu'on a entre les jambes, ajoute *Camille*. Nous, on ne se permettrait jamais de poser des questions aussi intimes à des " cis " ! ». Le regard potentiellement persécutant des personnes « cisgenres » – c'est-à-dire non transgenres – revient régulièrement, tantôt rejetant et méprisant, tantôt intéressé : « Certains " cis " cherchent à coucher avec nous, juste un soir, pour voir... comme si on était des bêtes de foire ! », s'indigne *Allan* (Rabain, 2020). D'autres thèmes fédèrent, tel que le calvaire des vestiaires et de la piscine où s'exprime la curiosité de certains élèves : « On va enfin savoir ce que tu as entre les jambes... »

Entre effroi et fascination, certains élèves se défendent en agressant leurs camarades transgenres, parce que renvoyés à des questionnements nouveaux et inquiétants : la possibilité de changer chirurgicalement de sexe ; d'envisager une nouvelle identité de genre ; sans compter la multiplicité des orientations sexuelles dont l'éventail des possibles est plus que jamais vertigineux.

---

12. Il s'agit d'un groupe multifamilial que nous avons mis en place avec la Doctoresse Julie Brunelle à la Consultation Identité Sexuée du service de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent du Professeur David Cohen à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

À la suite d'un passage par le groupe multifamilial, il n'est pas rare qu'une psychothérapie soit enfin envisageable. Qu'en est-il du cadre individuel en cas de violences sexuelles à l'adolescence ?

#### LA PSYCHOTHÉRAPIE INDIVIDUELLE

*Hélène* a quatorze ans lorsque je la rencontre avec sa mère, à la suite d'un fléchissement de son niveau scolaire. Elle se présente comme une jeune fille inhibée, emmitouflée dans un pull trop large qui lui permet de dissimuler sa silhouette. Elle ne manifeste pas d'affects. Sa mère, prolixe et péremptoire, occupe rapidement le devant de la scène. Elle décrit un bébé qui se serait tout de suite agrippé à elle « tel un petit singe qui cherchait à attirer l'attention ». Au sujet du père, elle indique qu'il n'a jamais eu d'autorité sur leur fille. Les projections narcissiques de la mère sont nombreuses et laissent peu de champ libre à la fille qui, sans grand enthousiasme, accepte toutefois le projet de psychothérapie.

Dans un premier temps, ses propos sont essentiellement laconiques. *Hélène* présente un psychisme dépeuplé qui viendrait rééditer la tonalité des rares échanges avec son père. Devant sa difficulté initiale à mettre en mots ce qu'elle ressent, la littérature vient à son secours. *Les Souffrances du jeune Werther*<sup>13</sup> invite l'adolescente à se demander dans quel état d'esprit était Werther pour se donner la mort : « Il devait se sentir bien seul... », pense-t-elle, avant d'associer sur ses craintes d'être jugée puis abandonnée. Un souvenir lui revient. En sixième, alors qu'elle est la première de sa classe à devenir pubère, sa mère souffre d'une dépression qui l'a conduite à rester alitée plusieurs mois. Quoique désespérée, *Hélène* parvient désormais à parler. Elle ne ratera jamais une seule séance.

Peu après le retour des vacances d'été, *Hélène* déclare avoir été victime, un an plus tôt, d'attouchements sexuels par un jeune stagiaire employé par son père. Elle avait alors treize ans, et lui dix-sept : « Ma mère m'accuse de l'avoir aguiché ! », s'indigne-t-elle. *Hélène* ne mange bientôt plus qu'une pomme par jour et se déprime gravement.

« Peut-on mourir de dire ? », questionne R. Rosenblum (2000, p.113), en rappelant les suicides de Primo Levi et de Sarah Kofman. Sortir du silence comprend un risque de désorganisation psychique. Dans le cadre de violences sexuelles sur mineurs, les victimes peuvent également craindre de ne pas être crues, d'être soupçonnées d'affabulation ou d'être rejetées tant leurs récits sont insupportables. Autant d'éléments qui

13. Goethe J. W. von (1774). *Les Souffrances du jeune Werther*. Paris : Gallimard, 1973.

viennent réactiver l'expérience de *Hilflosigkeit* (Freud, 1895) déjà éprouvée lors des agressions. Au-delà de la crainte de mettre en péril leur propre équilibre psychique, certaines victimes choisissent le silence afin d'éviter tout drame familial.

Afin que la psychothérapie reste principalement articulée à la réalité interne, un autre psychologue reçoit les parents d'Hélène. Dans son espace à elle, Hélène peut alors dénoncer une inadéquation entre sa représentation des devoirs parentaux et la passivité de ses parents qui refusent de donner suite à cette affaire. Hélène se sent de nouveau abandonnée. Le week-end, l'adolescente erre nuitamment sur les sentiers des marginaux, en quête de représentations (Roussillon, 1999). Son « moi est [dorénavant] attaqué du dedans [...] par les excitations pulsionnelles *comme* il l'[a jadis été] du dehors » (Laplanche, Pontalis, 1967, p. 503). Cette compulsion à répéter coûte que coûte ces mises en danger indique que le traumatisme a infiltré, voire saturé l'appareil psychique (Freud, 1914 ; Loisel, 2018), tant et si bien que le processus de subjectivation se trouve gelé et l'élaboration œdipienne, à l'état de stase. La pulsion de mort est ici à l'œuvre et Hélène attend que ses parents interviennent enfin. Tout se passe comme si elle leur donnait une deuxième chance.

La compulsion de répétition ne s'en tient pas là : Hélène s'énamoure de Christophe, un garçon de son âge. Si au départ, ils se sont reconnus l'un dans l'autre, Christophe devient rapidement jaloux et finit par asservir Hélène qui doit désormais se conformer aux désirs du jeune homme aux dépens des siens. La voilà de nouveau enfermée dans un système tyrannique : Christophe lui impose une subordination à son propre désir telle une condition nécessaire et obligatoire à la relation amoureuse. Cette relation pousse de nouveau Hélène à se soumettre au désir de l'autre. Le mode relationnel jadis entretenu avec la mère se trouve ici réédité.

À ce stade, Hélène relève d'une construction œdipienne encore mal édifiée au sein de laquelle le père ne joue pas son rôle de tiers. La mère projette à outrance son monde interne sur sa fille. De son côté, Hélène évolue vers une sexualité dangereuse qui est liée à des troubles relationnels précoces avec sa mère. Dans une relation masochique et de

dépendance, elle est incapable de renoncer à Christophe en niant le caractère sadique des règles qu'il lui a imposées. Hélène s'apparente ici à une victime volontaire, idéalisant à outrance son bourreau.

#### DÉPASSER LE STATUT DE VICTIME

Comment prendre en charge la question des violences sexuelles chez les adolescents ? En réunissant des adolescents accompagnés de leurs parents autour de deux cothérapeutes, les groupes multifamiliaux permettent de lutter contre une tendance à l'isolement et favorisent une sortie du silence ; ensuite, ils renforcent les jeux identificatoires à la fois au niveau intra- et inter-générationnels compte tenu de la présence de nombreux parents ; enfin, ils sont à l'origine d'une relance de l'associativité des participants et de leurs capacités de conflictualisation, là où aucun autre cadre thérapeutique n'avait jusqu'alors permis d'aborder la question des violences sexuelles.

En ce qui concerne la psychothérapie individuelle d'Hélène, c'est le souci de la réalité interne qui aura permis au processus thérapeutique de se déployer. La réalité externe et les démarches concernant le signalement auront été discutées dans un autre espace réunissant les parents de la jeune fille autour d'un consultant. Ce qui ressort de la psychothérapie d'Hélène, c'est un tissage intrapsychique des effets du traumatisme avec des fantasmes préexistants chez elle, et qui ont fait exploser un équilibre qui était déjà précaire, parce que marqué par la défection du père. Ainsi, la psychothérapie pour Hélène et le groupe multifamilial pour Shéhérazade auront permis de jouer un rôle tiers qui a relancé leurs capacités associatives, leur conflictualité interne et le redéploiement de leur libido sur des objets de substitution.

Dans son texte sur le parricide, Freud envisage l'épilepsie de F. Dostoïevski tel un symptôme de conversion hystérique : « l'accès – appelé hystérique – est une autopunition pour le souhait de mort envers le père haï » (1928, p. 214). Selon Freud, l'association du masochisme à un fort sentiment de culpabilité expliquerait ce pour quoi la pulsion de

destruction de l'auteur russe n'a pas fait de lui un « criminel » (*Ibid.*, p. 209). Dans cette approche, ce dernier est appréhendé tel un névrosé soumis à l'autorité du Tsar et écrasé par la culpabilité liée à ses désirs parricides, marqué par l'Œdipe et le refoulement. Contrairement à Freud, J. Kristeva, dans son dernier livre sur F. Dostoïevski, fait de lui un état limite, organisé par le clivage : « Thanatos surgit à l'œuvre, dédoublant Éros », écrit-elle (2021, p. 54). Changement de paradigme : les coupables d'hier sont devenus les victimes d'aujourd'hui. Narcisse a remplacé Œdipe. Si tout le monde était coupable à une époque où l'analyse avait pour but de rendre le Surmoi moins cruel afin d'éviter que l'inhibition ne domine, le drame ne serait plus le même aujourd'hui. Le mauvais objet serait désormais à l'extérieur et la culpabilité, contournée, elle aussi projetée sur des objets externes. F. Dostoïevski, coupable hier, et victime aujourd'hui ?

Depuis quelques années, la notion de victime d'« *essentialisation* » revient régulièrement ; il s'agit d'être réduit à une seule facette de son identité, le plus souvent à sa couleur de peau, à son orientation sexuelle, à son genre ou encore à son milieu socio-culturel d'origine. Pour éviter de se laisser définir par l'injustice dont il a été victime, É. Louis, victime de maltraitance, de viol et de harcèlement à l'école en tant que gay, rappelle dans son dernier livre intitulé *Changer : méthode*<sup>14</sup> que pour devenir sociologue et écrivain, il a dû quitter très jeune sa famille et son petit village du nord de la France. D'après cette figure contemporaine du « transfuge de classe », sortir du silence n'est qu'une première étape. La suivante consisterait à dépasser le statut de victime. À cet égard, jeune auteur de cinq romans importants, son parcours illustre bien « l'énergie transformatrice inépuisable que peuvent produire les enfances humiliées »<sup>15</sup>.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BERNARD M., WATHELET M. et coll. (2019). Identité de genre et psychiatrie. *Adolescence*, 37 : 111-123.
- BERNATEAU I., ROBIN M. (2021). Génération climat ? *Adolescence*, 39 : 13-14.

14. Louis É. (2021). *Changer : méthode*. *Op. cit.*

15. *Ibid.*, p. 191

- BLAIN V., GINDT-DUCROS A. (2020). « Les connaissances pour agir en protection de l'enfance : de leur production à leur appropriation ». GIP Enfance en Danger. Quatorzième rapport au Gouvernement et au parlement. ONPE, ([www.onpe.gouv.fr](http://www.onpe.gouv.fr)).
- FREUD S. (1895). Projet d'une psychologie. In : *Lettres à Wilhelm Fließ. 1887-1904*. Paris : PUF, 2006, pp. 593-693.
- FREUD S. (1914). Remémoration, répétition et perlaboration. *OCF. P, T. XII*. Paris : PUF, 2005, pp. 185-196.
- FREUD S. (1928). Dostoïevski et la mise à mort du père. *OCF. P, T. XVIII*. Paris : PUF, 1994, pp. 205-225.
- KRISTEVA J. (2021). *Dostoïevski face à la mort, ou le sexe hanté du langage*. Paris : Fayard.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1992.
- LOISEL Y. (2018). *Le complexe traumatique : fonctionnement limite et trauma : la réalité rejoint l'affliction*. Paris : MJW Fédération.
- RABAIN N. (2020). Les adolescent·e·s transgenres et leurs parents. Abord groupal de la transition. *Recherches en psychanalyse*, 30 : 140-146.
- RABAIN N., BOURVIS N., COHEN D. (2016). Les groupes analytiques multifamiliaux pour adolescents. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 64 : 317-323.
- RACAMIER P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*. Paris : Dunod, 2010.
- RACAMIER P.-C. (1997). Brève histoire de l'incestuel. *Groupal*, 3 : 7-16.
- ROSENBLUM R. (2000). Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levy. *Rev. Fr. Psychanal.*, 1 : 113-138.
- ROUSSILLON R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : PUF.
- SALMONA M. (2013). *Le livre noir des violences sexuelles*. Paris : Dunod, 2019.
- WINNICOTT D. W. (1956). La tendance antisociale. In : *De la Pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1969, pp. 175-184.

Nicolas Rabain  
Co-directeur de la revue *Adolescence*

Univ. de Paris  
CRPMS  
75013 Paris, France  
[nrabain@hotmail.com](mailto:nrabain@hotmail.com)